



# Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse 2016-2017 :

Le mystère du  
corps parlant

*On parle avec son  
corps*

## VII – mars 2017

*« ... L'angoisse c'est ça, c'est ce qui est évident, c'est ce qui de l'intérieur du corps ek-siste, ek-siste quand il y a quelque chose qui l'éveille, qui le tourmente. Voyez Petit Hans, quand il se trouve que se rend sensible l'association à un corps, nommément mâle dans l'occasion, défini comme mâle, l'association à un corps d'une jouissance phallique. Si le Petit Hans se rue dans la phobie, c'est évidemment pour donner corps (...) à l'embarras qu'il a de ce phallus, et pour lequel il s'invente toute une série d'équivalents diversement piaffants sous la forme de la phobie dite des chevaux. »*

J. Lacan, Le Séminaire, livre XXII, « RSI » (1974-1975), inédit.

## Hétéro-érotisme et angoisse, par Remi Lestien

Avant de rentrer plus avant dans cette citation, repérons cette *évidence* dont Lacan dénote l'angoisse. Cette évidence, qui se passe de toute articulation signifiante, redouble la certitude pour présenter le réel sans intermédiaire. Puis remarquons ce qui intéresse notre thème de l'année dans l'articulation pointée ici entre l'angoisse, l'intérieur du corps et la jouissance phallique. L'angoisse a donc partie liée avec le réel pour rendre présent : *ce qui de l'intérieur du corps ek-siste, ek-siste quand il y a quelque chose qui l'éveille*. "Ek-siste"— en première approximation on peut rendre compte de ce néologisme bizarre en parlant d'*extimité*, trouvaille sémantique de Lacan que nous avons déjà utilisée. Au cœur de notre corps, il y aurait quelque chose qui nous est tout à la fois le plus intime et le plus extérieur. Dans un de ses

écrits il avait parlé d'*obscur intimité du corps pour le sujet*<sup>1</sup>. Et nous revoilà renvoyés à l'intitulé de nos Leçons de cette année, 'Le mystère du corps parlant'.

Nous devons par ailleurs insister d'emblée sur la distinction essentielle qui est opérée entre angoisse et phobie, et noter ces deux curieuses formulations, "*Hans se rue dans la phobie pour donner corps...*" et "*il s'invente toute une série d'équivalents piaffants...*", expressions particulièrement expressives, réalistes et vivantes, tant à l'écrit qu'à l'oral.

Ce texte tardif de l'enseignement de Lacan est un rappel plus particulier de deux séminaires qui lui sont très antérieurs : le Séminaire IV La relation d'objet<sup>2</sup> qui reprenait très longuement l'observation du Petit Hans — une phobie —, et le Séminaire X L'angoisse<sup>3</sup> que Lacan avait prononcé en ayant constamment en tête le livre de Freud de 1926 *Inhibition, symptôme et angoisse*.

Dans toutes ces références, l'angoisse n'est pas définie comme un trouble, mais comme un affect qui est éprouvé. C'est même l'affect des affects. Celui qui vit cette expérience a la certitude que cela le concerne le plus directement, au cœur de son corps — mais il ne peut rien en dire... sauf qu'il en est sûr. L'angoisse ça ne trompe pas, c'est une expérience insupportable de certitude.

Cette expérience corporelle en tous cas n'est ni un concept, ni un accès au sublime de l'existence humaine, enfin détachée de la banalité de la vie. Elle ne concerne pas l'inconscient, et pas même les pensées, elle ne se laisse donc jamais attraper par la dialectique signifiante ou l'appréhension imaginaire.

Et il est très remarquable que l'angoisse se communique avec une extrême facilité d'une personne à une autre, un peu comme elle se transmet dans un groupe d'animaux surpris par un danger inconnu.

Avant de rentrer dans le détail de ce que je voudrais préciser ce soir, ajoutons que cette angoisse concerne l'obscur de ce que nous entretenons avec la jouissance sexuelle — en l'occasion phallique, en ce qui concerne Hans. On ne peut se débarrasser de la jouissance de ce corps, avec ses organes. Chacun est confronté à la présence réelle de quelque chose qui le menace. Cela touche à un réel dont il serait vain d'espérer un supplément de savoir.

## I – Angoisse et médecine

L'angoisse n'est donc pas métaphysique — elle n'est pas non plus physique ou biologique. C'est pourtant la manière dont la médecine l'aborde. Ce n'est pas qu'elle ne la prend pas au sérieux, mais elle se confine à mesurer l'intensité du phénomène, c'est-à-dire qu'elle la traite comme une variété de la douleur. De fait, elle la réduit à une dysfonction dont on pourrait trouver la trace dans la chimie du corps ou les enregistrements de l'activité neuronale, et dès lors, elle en devient incapable de distinguer cliniquement peurs, anxiétés, phobies et angoisse, qu'elle regroupe dans

---

<sup>1</sup> J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », *Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 676.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Seuil, 1994, texte établi par Jacques-Alain Miller.

<sup>3</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

le fourre-tout des « troubles anxieux », auquel logiquement répond un fourre-tout des prescriptions — en première instance évidemment des molécules (antidépresseur, anxiolytique, etc.), auxquelles on ajoute éventuellement des actes paramédicaux : rééducation comportementale, hypnose et diverses psychothérapies « de soutien » donneuses de sens.

Les médecins d'autrefois eux savaient distinguer la phobie de l'angoisse, ils accordaient à cette dernière une valeur d'alerte sur un désordre intime et vital qu'il fallait prendre en considération.

L'angoisse n'est pas de la peur mal placée, ce n'est pas une erreur de jugement, c'est une expérience de corps souvent insupportable qui a aussi valeur de signal, et dont la suppression peut avoir des conséquences dangereuses.

## II – Le petit Hans

Rappelons en quelques mots ce que le père de Hans raconte à Freud.<sup>4</sup>

Le petit Hans est un garçon de 5 ans qui est captivé par l'imaginaire — il ne veut rien lâcher, ni les satisfactions qu'il trouve auprès de sa mère, ni celles procurées par le jeu avec son "fait pipi". *Laissé en plan (...) devant l'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence*<sup>5</sup>, il est envahi par une angoisse qui bouleverse toute sa vie, rendant progressivement ses déplacements impossibles. Il n'en sortira qu'en la transformant en une phobie des chevaux.

La phobie est un remède contre l'angoisse. La peur du cheval est le symptôme qui le protège de l'insupportable.

La première thèse de Lacan met en avant le désir de l'Autre. Hans est confronté au désir énigmatique de sa mère, sans la protection d'un père symboliquement carent. Il n'arrive pas à construire un outil symbolique de défense. *Ce que Hans redoute de rencontrer c'est une certaine sorte de désir, qui serait de nature à faire rentrer dans le néant d'avant toute création, tout le système signifiant.*<sup>6</sup>

Hans construit une phobie pour parer à cet effondrement signifiant et élit un signifiant à la fonction d'organiser ses peurs. Il a une peur phobique des chevaux et ce signifiant cheval, signifiant à tout représenter, devient le bastion avancé, une limite à ne pas franchir : aller au-delà l'exposerait à une angoisse insupportable, surgie de nulle part.

Ce que Hans n'arrive pas à faire, c'est à symboliser le manque de la mère. Le manque de la mère n'est pas symbolisé et Lacan affirme que l'angoisse surgit au moment où manque au sujet la possibilité de symboliser le manque d'un objet.

---

<sup>4</sup> Cf. S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. (Le petit Hans) », *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 1954.

<sup>5</sup> J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 519.

<sup>6</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Seuil, 2001, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 310.

Notons que c'est une curieuse manière de maintenir le désir. Il faut à Hans en passer par l'angoisse pour que ne disparaisse pas la question du désir de la mère.

De trébuchement en trébuchement, il s'inventera des outils symboliques qui lui permettront de sortir de sa phobie — nous en avons parlé précédemment, c'est le petit fantasme de démontage du robinet de la baignoire et le changement qu'il permet, qui le soulagera... bien qu'il reste une pointe d'angoisse localisée dans le chanfrein du mors du cheval. La phobie disparaît mais l'angoisse dans sa fonction est maintenue, dorénavant circonscrite.

En tout cas l'angoisse est ici le signe du désir de l'Autre.

La seconde thèse de Lacan est fondée sur le réel du corps. Elle n'invalide pas la première mais révèle une autre facette de l'angoisse. Dès le Séminaire sur l'angoisse, Lacan mettra l'accent sur la jouissance phallique vécue par Hans comme insupportable. Ce sont ses premières érections qui provoquent l'angoisse — un trou se creuse au sein même de son corps, trou où il risque de disparaître. C'est à la fois une irruption de jouissance et un trou, que l'amour de la mère et les jeux imaginaires avec le petit organe ne peuvent combler.

Son petit organe ne le confronte plus seulement au désir de la mère, mais à la jouissance phallique dans son propre corps. Le petit Hans se rue *dans la phobie, c'est évidemment pour donner corps (...) à l'embarras qu'il a de ce phallus, et pour lequel il s'invente toute une série d'équivalents diversement piaffants sous la forme de la phobie dite des chevaux.*

Hans cherche à se débarrasser de cette jouissance non seulement en se créant des phobies mais également en cherchant à transférer cette chose étrangère sur les signifiants : hors de son corps. On saisit mieux le choix des expressions utilisées par Lacan. Le signifiant a comme fonction de capturer la jouissance et d'organiser les peurs. *Il se rue dans la phobie* — au cheval maintenant de vivre cette jouissance que Lacan qualifiera d'hétéro-érotique<sup>7</sup>. *Il s'invente toute une série d'équivalents diversement piaffants.* La langue elle-même charrie de la jouissance.

En tout cas, l'angoisse est ici signal du réel de la jouissance.

### III – La structure du manque

Nous venons de le voir, Hans est menacé dans son existence. Il n'a plus de représentation au lieu de l'Autre et son corps lui-même est averti de l'imminence de l'horreur. C'est le temps de l'angoisse. En un même lieu tout se tient : l'énigme du désir de sa mère, sa jouissance de l'organe, son corps et son existence même — c'est le lieu et le temps de l'angoisse. Irruption de jouissance et trou — le petit sujet fait l'expérience de la menace trop présente de sa propre disparition, du trop qui fait surgir l'angoisse du néant... ou l'inverse — c'est en tout cas autant de mort que de sexualité qu'il s'agit.

---

<sup>7</sup> J. Lacan. « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse* n° 5, octobre 1975.

*Autrement dit, l'angoisse nous introduit, avec l'accent de communicabilité maximum, à une fonction qui est, pour notre champ, radicale — la fonction du manque<sup>8</sup>.*

Pour assumer le manque, pour résoudre cette confrontation avec l'impossible, la question est posée à chaque être humain de savoir comment se faire représenter dans le monde et comment vivre les conséquences de son désir.

Nous avons vu le montage déployé dans le stade du miroir pour s'assurer d'identifications imaginaires. Nous avons vu ensuite l'importance du phallus car il est le concept premier de la symbolisation du manque.



Symboliser le manque c'est entrer dans la loi du désir. Lacan, dans le Séminaire VIII, que nous travaillons actuellement en Section Clinique, explore cette rencontre du désir. Et pour en rendre compte il analyse un tableau de Jacopo Zucchi (1589) qu'il avait découvert à la Villa Borghèse à Rome<sup>9</sup>. Ce tableau représente le moment où Psyché, qui avait la volonté farouche de rencontrer vraiment le désir, en fait la découverte. Vouloir connaître le désir révèle qu'il n'y a pas de désir sans manque, et que ce manque doit être voilé pour que l'angoisse n'apparaisse pas. Le tableau suggère que ce voile tient ses supports des éléments imaginaires et symboliques — c'est la trouvaille de Zucchi, trois siècles avant Freud : il n'y a pas de désir sans castration.

En figurant ce que Lacan appelle la *présence réelle*, on réalise qu'il y a un au-delà du symbolique, qu'il y a une défaillance du signifiant à représenter le manque. Il persiste un reste que Lacan essaye de traiter par sa conception de l'objet petit *a*. C'est ce que nous avons commencé à aborder dans une précédente leçon en traitant de la "livre de chair".

Cet objet vient logiquement occuper la place du trou, qui devient ainsi le lieu de la cause du désir tout autant que de la cause de l'angoisse.

Pourquoi Lacan doit-il convoquer la topologie et la logique, sinon pour palier à l'impuissance de l'imaginaire euclidien d'une part, et du symbolique d'autre part, à totalement suturer le manque ? Il ne faudrait pas non plus avoir l'illusion qu'avec la chimie on puisse se débarrasser du manque, comme le pense le scientisme contemporain. Des constructions formelles beaucoup plus élaborées sont au contraire nécessaires. Pour rendre compte de cette nouvelle structure non signifiante du manque, Jacques Lacan utilise, à partir du Séminaire sur l'angoisse, la topologie — *ce qui libère un statut inédit du corps*<sup>10</sup>.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Seuil, 2001, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 155.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 265.

<sup>10</sup> J.-A. Miller, « Introduction à la lecture du Séminaire de L'angoisse - I », *La Cause freudienne* n° 58, octobre 2004, p. 61.

La pratique analytique doit donc se plier à cette topologie ni imaginaire ni symbolique pour saisir les modalités des multiples tentatives subjectives de chaque sujet pour faire avec le manque que l'angoisse signale.

Retenons donc ces points : un manque radical, une nouvelle topologie pour en rendre compte, et un statut inédit du corps.

#### IV – Le corps comme vivant

Quel est donc le statut inédit de ce corps ? Ce qui nous importe n'est évidemment pas de prôner un corps de l'angoisse, mais bien de révéler ce que l'angoisse nous apprend sur le corps.

Nous avons dans ces Leçons d'Introduction commencé par définir le corps à partir du miroir — un corps imaginaire avec des organes noyés dans la forme —, puis, à partir du symbolique, nous avons élargi notre conception en abordant le corps en tant qu' nous est décerné par le langage ; un corps dont les organes sont d'abord tranchés par la signifiantisation, puis réattribués.

Avec le corps de l'angoisse apparaît un corps vivant qui se surajoute aux deux précédents. C'est un corps éprouvé, un corps érogène. Le petit Hans fait l'expérience non plus seulement de la satisfaction que lui occasionne le rapport imaginaire avec le regard de sa mère, mais de la jouissance insupportable de son 'fait pipi' lors de ses érections.

C'est la jouissance du corps propre, la jouissance non plus de l'organe signifiantisé mais de l'organe en tant que tel. La voie de l'angoisse mène au corps comme réel.

*“Et c'est ça qui sera dans la suite de l'enseignement de Lacan appelé un condensateur de jouissance, un plus-de-jouir, c'est-à-dire ce qui de la jouissance ne se laisse pas tamponner par l'homéostase, par le principe du plaisir”<sup>11</sup>*

Déjà chez Freud l'angoisse était corrélée à des expériences du corps qui font dire au sujet qu'il a une certitude de l'angoisse. Les manifestations physiques qui accompagnent cette certitude ne sont pas des effets de l'angoisse, mais l'angoisse elle-même. *Cette certitude c'est ce qui ne trompe pas (...) c'est ce qui ne se laisse pas signifiantiser, ce qui ne se laisse pas prendre dans l'Aufhebung, c'est le reste réel<sup>12</sup>.*

Ce corps-là n'est susceptible d'aucune harmonie. Certes le condensateur de jouissance est repris dans le fantasme et le sujet peut s'en accommoder, mais il ne pourra jamais s'extraire du réel auquel il a affaire. Ce corps est le corps de l'impossible — l'impossible à écrire le rapport sexuel. *Et je dirais tout de suite en court-circuit que c'est précisément de ce corps-là, ce corps avec lequel le sujet n'a*

---

<sup>11</sup> J.-A. Miller, « Introduction à la lecture du Séminaire de L'angoisse - I », *idem*.

<sup>12</sup> *Idem*.

*qu'une obscure intimité, que tente de mettre à jour ce qui est déployé dans la quatrième partie du Séminaire de L'angoisse*<sup>13</sup>.

Dans une de ses *Nouvelles histoires extraordinaires*, Edgar Poe nous donne une lecture particulièrement expressive de cet excès de vie qui déborde l'organisme. « Le cœur révélateur »<sup>14</sup> relate l'insupportable d'un "œil de vautour" repéré de longue date chez un voisin. C'est par un meurtre infiniment précautionneux qu'il se débarrasse de l'inhumaine présence. Mais alors qu'il est interrogé par la maréchaussée alertée par des bruits suspects, il sent peu à peu l'angoisse revenir, à nouveau insupportable. Du corps démembré et camouflé avec soin, sourdent les battements du cœur de plus en plus sonores. L'œil arraché est encore vivant.

## V – Les limites du corps

En ce qui concerne l'angoisse, *le danger interne est tout à fait comparable à un danger externe et (...) le sujet s'efforce de l'éviter de la même façon qu'on évite un danger externe*<sup>15</sup>.

Ce corps pour lequel le danger externe, disons objectivable, est du même ordre que le danger qui surgit de l'intérieur est un corps dont les limites englobent tout ce qui sert la satisfaction de la pulsion. Jacques Alain Miller parle de corps érogène. Il ajoute que *l'organisme comprend tout ce qui permet au corps d'être vivant, c'est-à-dire inclut ce qui le sustente, le nourrit, et donc, l'organisme est montré comme empiétant sur le corps de l'Autre*<sup>16</sup>.

Ce corps érogène peut servir le désir et je reprendrai le rêve d'une jeune femme hystérique que relate Karl Abraham. Cette femme voit en rêve son père censuré au niveau phallique par l'absence de poils pubiens : le regard ici introduit un "en moins" dans le corps de l'autre, un en moins qui s'arrange d'un désir insatisfait.

Mais ce corps érogène est aussi celui de l'angoisse, qui s'étend au corps de l'Autre, avec cette fois un "en plus" insupportable.

Qui a fait l'expérience d'être angoissé par le regard de l'Autre saisit que l'œil de ce personnage appartient à notre propre organisme, non pas comme un manque à interroger, mais comme un en trop. On serait prêt à tout pour s'en détacher. Cet organe est trop vivant, et donne la certitude de l'imminence d'un danger. Ce regard-là, mieux vaut ne pas le tancer.

---

<sup>13</sup> J.-A. Miller, « Introduction à la lecture du Séminaire L'angoisse – II », *La Cause freudienne* n° 59, février 2005, p. 93.

<sup>14</sup> E. A. Poe, « Le cœur révélateur », *Nouvelles histoires extraordinaires*, Le Livre de Poche, 1972, traduction Charles Baudelaire.

<sup>15</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Seuil, 2001, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 427.

<sup>16</sup> J.-A. Miller, « Introduction à la lecture du Séminaire L'angoisse – II », *op. cit.*, pp. 86-87.



C'est également ce que tente de figurer le tableau d'Edvard Munch *Le Cri*<sup>17</sup>. Par le génie du peintre, le cri appartient beaucoup plus au spectateur du tableau qu'au personnage anonyme. Ici encore, cet objet oral est là, trop présent — l'angoisse survient quand le manque vient à manquer.

Cet 'en trop' et cet 'en moins' sont aussi ce qui se joue avec des symptômes très contemporains, la boulimie et l'anorexie. Le désir de l'autre, la jouissance de l'organe, le rien et l'angoisse de l'autre sont en jeu dans des configurations que je ne détaillerai pas aujourd'hui. Notons que se pose avec acuité la question de savoir de quel côté est l'objet : du côté

du sujet, ou de l'Autre ?

Le génitif *de* dans « désir de l'Autre » est un génitif tant objectif que subjectif, les deux étant liés dialectiquement : le sujet désire l'Autre et l'Autre désire ; le désir du sujet est désir de l'Autre. Par contre quand il s'agit de l'angoisse de l'autre, il me semble que ces deux génitifs sont en continuité. C'est bien ce qui fait question et qui nous renvoie à la fonction de l'angoisse.

## VI – Les fonctions de l'angoisse — le bon usage de l'angoisse

Pour situer un peu plus simplement les choses, utilisons une autre formulation : l'angoisse est à la limite entre réalité et réel. La réalité, c'est notre monde organisé par le discours de l'Autre et notre propre imaginaire — de fait avec notre petit montage fantasmatique. Le réel, par contre, c'est quand plus rien de connu ne nous permet de nous y retrouver. Le réel surgit quand les contours imaginaires eux-mêmes deviennent inquiétants, quand les limites du fantasme sont débordées et qu'il n'exerce plus son action de tampon de la jouissance, quand l'Autre n'a plus rien à répondre — le réel c'est quand nous nous retrouvons rejetés hors-discours.

L'angoisse se situe sur cette limite — d'un côté elle est signe du désir de l'Autre, et de l'autre elle est signal du réel. L'angoisse est éprouvée comme insupportable certitude, tout en étant logiquement nécessaire.

Nous l'avons précisé lors de notre introduction, c'est une expérience où le réel en cause excède la vérité du questionnement. À tout coup, c'est la présence d'une menace dont le sujet doit tenir compte.

Cette fonction de signal est évidemment tout à fait importante. Par exemple, il ne serait pas raisonnable de confier son enfant à une personne qui n'éprouverait jamais aucune angoisse.

Cette fonction d'alarme aussi triviale que nécessaire n'est pas sans avoir été considérée par Freud comme essentielle pour le sujet humain, au point d'en faire une cause.

<sup>17</sup> Cinq versions ont été peintes entre 1893 et 1917, celle que nous montrons est la *tempera* sur carton qui est exposée au Musée Munch d'Oslo.

C'est ce qui est précisé par Lacan : il y a angoisse quand l'objet petit a est dénudé, révélé dans sa brutalité sans aucune connexion symbolique ou imaginaire ; l'objet a est alors pris sur son versant d'objet cause, là où le sujet doit répondre.

La topologie subjective conjoint donc en un même lieu la cause du désir et l'objet de l'angoisse. Ce lien entre l'angoisse et le lieu de la cause permet d'envisager ce que Jacques-Alain Miller avait appelé la clinique de l'angoisse. C'est une clinique qui ne recule pas devant la clinique du sujet, devant la clinique de la causalité psychique. Une clinique qui ose s'affronter au réel comme impossible à supporter.

Et n'allez pas croire que c'est une clinique réservée à la psychiatrie la plus lourde. Cela concerne aussi l'expérience analytique dans son quotidien. Pour situer les choses, évoquons l'expérience fréquente des cauchemars. Il faut prendre au sérieux ce qui apparaît juste avant le réveil, le surgissement de l'objet insupportable.

La citation qui servait de support à cette soirée est tirée d'une leçon du séminaire RSI. Lacan n'y parle pas que de Hans. On y découvre aussi que le corps de l'autre est très embarrassant et peut devenir l'objet d'angoisse quand il se rapproche trop.

*Cet autre corps on a beau l'éteindre (...) si nous cherchons de quoi peut être bordée cette jouissance de l'autre corps, en tant que celle-là sûrement fait trou, ce que nous trouvons, c'est l'angoisse.*

Et cette séance du séminaire se termine par l'affirmation que *c'est du langage que nous sommes manifestement et d'une façon tout à fait prévalente affectés.*

C'était là le thème qui regroupe les trois dernières soirées des Leçons d'Introduction à la Psychanalyse de cette année sous l'intitulé de l'incidence de la langue sur les corps.

Avant de conclure je voudrais signaler le film d'Alfred Hitchcock, *Rebecca*. L'angoisse éprouvée par le spectateur me semble liée à la présence invisible d'une morte dont le désir est éprouvé par tous les protagonistes du film. Cette présence, personnifiée par le regard de la gouvernante, met chacun aux prises avec son désir — le mari qui sait comment elle est morte et l'a camouflé en suicide, la nouvelle femme, l'intendant du manoir autrefois éconduit, le cousin amant et jusqu'à la gouvernante-même — confidente et peut être amante — qui ignorait pourtant l'ultime secret de cette femme. Qu'est-ce que le désir quand il est incarné par une morte dont la présence est toujours ravageante ? L'angoisse est là encore signe du désir et signal du réel.

## Conclusion

*Or donc les médecins posent que, dûment mesurée, l'angoisse comme la souffrance est inutile. Cela paraît d'emblée plus sympathique, sent moins le renfermé que le dolorisme des religieux ou l'esbroufe du philosophe<sup>18</sup>.*

En tout cas, pour la psychanalyse il ne faut concevoir ni mépris, ni exaltation de cette expérience avec laquelle chaque sujet a affaire. De fait il n'y a vraiment aucune

---

<sup>18</sup> F. Leguil, « Le stade de l'angoisse », *La Cause freudienne* n° 59, février 2005, p. 27.

raison d'être fasciné par ce qui serait une expérience ontologique, elle n'est annonce d'aucun dieu, elle ne se révèle jamais comme une expérience qui livrerait, dans une sorte d'acmé, le propre de la condition humaine. Bien au contraire, l'analyste doit permettre au sujet de se débarrasser de cette affreuse certitude, tout en n'oubliant rien de sa topologie. Pour cela il faut que, lui-même ayant même franchi le stade de l'angoisse, permette que le sujet cerne ce qui est un moment logique d'avant le désir, et que pour cela se détache l'objet cause du désir.

Remi Lestien